

Y mettre les formes

LE FEUILLETON
CLARO



J'IGNORE SI LA CHOSE est susceptible d'être brevetée, mais je vais néanmoins vous proposer un petit exercice qui, allez savoir, pourrait fort bien nous aider à embrasser une œuvre. Le principe en est simple : composer un petit texte – un poème ? – à partir des titres d'un écrivain. Exemple : « *L'Iliade*, cette odyssée. » Attention, ça ne marche pas toujours. Parfois, ça passe, mais de justesse : « *L'éducation sentimentale* de Madame Bovary est une idée reçue. » Souvent, c'est instructif : « La soumission des particules à un territoire élémentaire. »

Ce jeu n'est pas toujours vain, et je vous propose aujourd'hui de l'appliquer aux livres de Stéphane Bouquet : « Dans l'année de cet âge, un monde existe : le mot "frère". C'est un peuple, ce sont nos Amériques, et les amours suivants forment une vie commune. » La formule, à défaut d'être magique, a le mérite de lier, en une liasse sensible, des fleurs qui ne sont pas seulement rhétoriques. D'emblée, une sensation s'impose : celle d'une communauté à la fois rêvée et désirée. Quel nom lui donner ? Sans doute celui de son nouveau livre : *La Cité de paroles*, recueil de textes tournant autour de la question suivante : que peut la poésie ? Est-elle part des anges ou élan démocratique ? Distingue-t-elle ou rassemble-t-elle ? Très vite, d'autres questions surgissent, d'autres intuitions s'imposent. Sexe et scansion : « *Lis-moi un de tes poèmes, je te dirai à quelle vitesse tu te masturbes.* » Provocation ? Pas sûr. Excitation, plutôt. Il suffit pour cela de sonder Claudel ou Ginsberg. Bouquet nous propose ce fil rouge, et bien tendu : « *Toute décision littéraire est elle-même, aussitôt, une décision politique, et donc transitivement, une décision érotique.* » Réjouissances, donc.

Pour éprouver ces questions, faire vibrer ces intuitions, Stéphane Bouquet convoque toute une tribu de poètes qui ont peut-être en commun l'idée qu'un corps, justement, parce que commun, est une leçon d'égalité, l'occasion d'un partage. La poésie serait moins le récit de sa pénétration que l'histoire de ses caresses. Or une caresse est avant tout affaire de vitesse, et la métrique n'est rien si elle n'est pas désirante. Oui, le rythme est secoué. « *L'invention du vers libre n'est pas seulement une libération métrique, c'est une libération sexuelle.* » Se branler sous les ponts : c'est ainsi que Ginsberg définissait son art.

Cette idée, quasi communiste ou du moins foncièrement rimbaldienne,



ILLUSTRATION GIANPAOLO PAGNI, PHOTO JÉRÔME DAYRE

selon laquelle la poésie, pour changer la vie, doit en créer, l'ensemencer, Bouquet la porte à incandescence avec le renfort d'une fratrie de poètes : outre ceux qu'on a cités plus haut, ajoutez Constantin Cavafis, Lorca, Hart Crane, Luis Cernuda, Rimbaud, Jack Spicer, Frank O'Hara, Malherbe, Hölderlin, Rilke, Wallace Stevens, William Carlos Williams, Gertrude Stein, Charles Reznikoff, Ted Berrigan, E. E. Cummings, Paul Blackburn, Robert Creeley, James Schuyler, Baudelaire, Leopardi... Et là, vous vous demandez bien sûr : *La Cité de paroles* serait-elle une

LA CITÉ DE PAROLES, de Stéphane Bouquet, Corti, « *En lisant en écrivain* », 216 p., 19 €.

anthologie déguisée ? On serait tenté de dire : oui, mais une anthologie secouée, prolongée, commentée, traversée. Et surtout : millimétrée – profitons-en pour rappeler cette saine sentence du cinéaste Youssef Chahine : « *L'orgasme est une question de millimètre.* »

La précision est d'importance. Car Bouquet ne nous joue pas ici la sérénade des pulsions. Quand il aborde le poétique, c'est vers par vers – et de s'infiltrer dans les césures, de révéler les rejets, traduire et déplier. Ici, il expose la nuance pasolinienne entre le « *rapide et sautillant* » (le rythme de la bourgeoisie, l'argent jazzy) et le « *tempo de la mélodie* » (les ruelles de Rome). Là, il traque le retour du « r » dans la langue de Malherbe, l'obsession du « o » chez Cummings. Ailleurs, il interroge le lien entre argent et beauté. S'arrêtant chez Cesare Pavese, il teste

« *La Cité de paroles* », de Stéphane Bouquet, serait-elle une anthologie poétique déguisée ? On serait tenté de dire : oui, mais une anthologie secouée, prolongée, commentée, traversée

haut et bas voltage : le poète isolé qui foule les nuées, ou le poète mâchant la vie commune. Partant de Gertrude Stein, il montre comment la danse, celle pensée par Martha Graham ou Merce Cunningham, a réinventé la poésie américaine : « *Si le corps est le langage, et si la scène est la page, alors on comprendra qu'un poème américain est un poème démocratique et que le poème démocratique produit de l'égalité dans le langage et sur la page.* » Profitant de Rilke, il ausculte la notion d'horizon, y présentant une « *intensification charnelle du présent* ». Passages magnifiques, aussi, sur le « *règne de la caresse* » et le « *bercement* » chez Baudelaire...

Faire commerce, engager la conversation : en assignant au poétique ces deux rôles (pôles ?), Stéphane Bouquet démontre à quel point lui est chère ce qu'on pourrait appeler une « agoraphonie », chant de place publique, chant public, brassage sonore, ou comment troquer rythmes et images en un bordélique marché. Là encore, on a envie d'inventer un mot pour décrire l'acte d'animer l'espace poétique : *populer*. Peupler/copuler. Faire s'ébattre le petit peuple des mots. La « cité de paroles », selon Bouquet, n'est pas que paroles citées. Elle est vie et vivier. Car elle recèle ce qu'il appelle, dans un des plus beaux textes du recueil, une « *cache de douceur* ». ■

QUI A LA PAROLE ?
BRUNO LATOUR
philosophe

Poussière de cosmogonies



EN CE TEMPS-LÀ, le XIX^e siècle, les scientifiques étaient respectés, la circulation de leur autorité obéissait à des règles claires qui faisaient des-

pendre les avis sur telle ou telle controverse depuis l'Académie des sciences, à Paris, jusqu'aux feuilles de province. De même qu'il y avait un Etat français, il y avait une institution hiérarchisée de la science française, qui évitait que le premier foutriquet venu vienne se mêler de compléter, discuter ou réfuter les travaux des académiciens. Les chercheurs d'aujourd'hui, dont l'autorité est constamment remise en question sans que l'on parvienne à régler le sort des controverses que chacun semble avoir le droit de lever sous le moindre prétexte, pourraient considérer l'époque décrite par Volny Fages dans *Savantes nébuleuses* comme un paradis perdu.

Pourtant, si l'économie du ruissellement est critiquée à juste raison, il devrait en être de même de l'épistémologie du ruissellement. Même à cette époque, la science positive ne coule pas forcément depuis sa source parisienne jusque dans les lointaines provinces dans une seule direction et sans tourbillon. Il y a des sujets qui enflamment l'imagination et la *libido sciendi* de polytechniciens, d'ingénieurs, d'astronomes amateurs et autres naturalistes.

Les barrières sautent

La question d'histoire des sciences que pose ce livre très bien documenté, en retraçant la multiplication des théories sur l'origine et l'évolution de l'univers, ou cosmogonies, est de savoir comment une institution scientifique maintient la limite entre discussion savante et discussion non savante quand un sujet intéresse trop de gens et trop passionnément. Le parallèle avec la situation présente est inévitable : les scientifiques qui travaillent sur la crise multiforme de l'écologie donneraient cher pour organiser une distinction plus nette entre ce qui ressort de l'intérieur et de l'extérieur de leurs disciplines. Mais, comme le montre l'auteur, quand un sujet paraît vital à beaucoup, les barrières sautent les unes après les autres.

Or, il n'y a guère de sujet plus à même de capter l'attention que celui de l'histoire de nos origines, les anthropologues le savent bien. Si les cosmologies s'occupent de la structure de l'univers, les cosmogonies portent sur les transformations subies par les occupants de cet univers. Non pas les lois de la gravitation, mais le processus grâce auquel une grande nébuleuse de poussière a pu produire, en fin de compte, ce nombre précis de planètes à telle ou telle distance précise du Soleil. La cosmologie donne le cadre ; les cosmogonies établissent le script.

Comme le montre l'auteur, il n'y a pas un licencié en sciences qui n'ait eu alors son idée sur la manière d'expliquer, d'observer ou de modéliser l'histoire de la disposition actuelle des planètes. L'originalité de la situation, c'est qu'il existait un récit qui faisait autorité, celui de Laplace, si bien que pour les académiciens parisiens la cause était entendue. Et, pourtant, elle ne l'était pas. Il fallait donc trouver le moyen de traiter le flot de contributions sur un sujet qui, de plus, se trouvait en plein milieu de la grande querelle sur les capacités du matérialisme à expliquer le monde. On ne s'étonnera pas de lire un livre qui porte sur des savants inconnus : c'est par un système de démarcation particulièrement efficace qu'ils ont été rendus inconnus. ■

SAVANTES NÉBULEUSES. L'ORIGINE DU MONDE ENTRE MARGINALITÉ ET AUTORITÉ SCIENTIFIQUE (1860-1920), de Volny Fages, Editions de l'EHESS, « *En temps & lieux* », 362 p., 24,80 €.

Les écrivaines Céline Minard et Leïla Slimani, la dessinatrice Pénélope Bagieu et le philosophe Bruno Latour tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTOS : THIBAUT CHAPOTOT, ELIZABETH CARECCHIO, SIMONE EUSEBIO

Clément Rosset a quitté le paradis

FIGURES LIBRES
ROGER-POL DROIT



MOINS d'un mois après sa mort, le 28 mars, à l'âge de 78 ans, le philosophe Clément Rosset

reprend la parole. « *Ce petit livre*, dit-il, *est consacré à une dernière (je l'espère pour moi et pour mes lecteurs) tentative d'analyse et de description de la joie de vivre et de la joie d'exister.* » Voilà une phrase qui, énoncée à titre posthume, devient évidemment fort curieuse. Elle exprime en effet un espoir qui s'est réalisé : ces trois textes sont devenus, de fait, l'ultime évocation de cette jubilation que Clément Rosset n'a cessé de cultiver et d'explorer. Il n'a sans doute pas poussé la facétie jusqu'à le faire exprès, mais ce n'est pas à exclure, parce

qu'avec lui on pouvait s'attendre à tout.

La difficulté, c'est d'abord de saisir ce qui motive pareille joie. « *Les raisons qui nous expliqueraient pourquoi la vie est désirable, voire infiniment désirable, ont toujours manqué à l'appel ou n'ont avancé que des motifs incompréhensibles ou opaques.* » Vous pouvez toujours interroger les philosophes – même Spinoza ou Nietzsche, plutôt qualifiés sur la joie de vivre –, vous resterez sur votre faim. Vous ne saurez jamais pourquoi vivre rend heureux, inconditionnellement, indépendamment des circonstances extérieures. Car la plus grande bizarrerie de cette joie est de demeurer insensible aux fluctuations, d'être « *étrangère aux événements* ». Elle peut être interrompue, par la torture ou par la mort, mais pas modifiée.

L'ENDROIT DU PARADIS. TROIS ÉTUDES, de Clément Rosset, Encre marine, 62 p., 9,90 €.

Clément Rosset, avec la nonchalance limpide et tranchante qui

fait son style, rapproche ce bonheur du bouclier d'Achille, décrit au chant XVIII de *L'Iliade*. Y sont représentées des scènes de la vie réelle des gens : le quotidien plutôt que l'héroïque, l'humain terrestre plutôt que l'éclat des Immortels de l'Olympe. Ici-bas se trouve le paradis, le vrai, l'unique. « *L'endroit du paradis* » – titre de ce petit recueil posthume –, c'est donc le réel, là où vivent les hommes, éphémères et fragiles. Le paradis officiel, celui qu'on imagine, n'est que l'envers du réel, son double inexistant.

Mystère de la musique

D'autres pages font entrevoir un parallélisme entre cette joie sans raison (mais pas sans cause) et la musique, « *quintessence de la vie* », « *offrande qui n'offre rien* » – cadeau pur, et non cadeau de quoi que ce soit. Car le musicien, selon Rosset, ne décrit pas, n'imité pas. « *Il apporte son réel avec lui* », sachant pertinemment qu'il ne le trouvera pas dans le monde. Et

pourtant la musique a une très « *forte teneur en réel* », puisqu'elle n'est nulle part ailleurs. Son mystère, ou son miracle, est d'être à la fois insaisissable et concrétissime. Et, comme la joie, la musique est radicalement injustifiable. Elle n'a pas à se légitimer, parce qu'elle s'impose, pareille à la vie même. C'est ce que continuent à nous dire ces paroles du philosophe. Lui ne participe plus à cette existence, s'est absenté de ce réel qui demeure, paradoxalement, écrit-il encore, « *la seule chose du monde à laquelle on ne s'habitue jamais complètement* ».

Par affection pour celui qui affirmait volontiers que « *le rire prime sur tout* », il serait inopportun de verser dans les sanglots. Une anecdote minuscule suffira. Depuis fort longtemps – une trentaine d'années, sans doute –, j'avais un accord secret avec Clément Rosset. Nous étions convenus que je lui téléphonais seulement en cas de fin du monde. Voilà que je ne sais plus quoi faire. ■